

Le jardin secret de Philippe Sollers

Entretien pour la revue Beaux Arts

(N°110, mars 1993)

Propos recueillis par Pierre Assouline

Beaux Arts: Contrairement à votre précédent roman, *La Fête à Venise*, l'art est assez peu présent dans *Le Secret* : une allusion à une main à sept doigts «comme un Picasso», une autre - tout aussi fugitive - à la nature selon Cézanne et une longue citation de Giacometti sur le sentiment de la profondeur. Il est vrai que la *Pieta* de Michel-Ange a la part belle puisqu'elle est associée au personnage de *Mother*, la mère.

Philippe Sollers : Elle surgit dès le début comme énigme, et à la fin comme réponse, originale je l'espère. L'œuvre signifie le contraire de ce que l'artiste a représenté : ce n'est pas la mère qui porte le fils mais l'inverse. La mort de ma mère est survenue pendant que j'écrivais le livre. Au fond, on ne voit bien les œuvres d'art qu'en fonction de ce qui nous arrive d'essentiel dans la vie et non par rapport à ce qu'on veut en faire généralement: une activité obligatoire de consommation, de publicité, de culture.

La Pietà s'est-elle imposée à vous dans votre récit pour des raisons esthétiques ? Ou obéit-elle aux nécessités de la narration ?

C'est une sculpture qui ne se trouve pas n'importe où. En tout cas pas dans un musée, lieu pour lequel j'éprouve une certaine aversion. Les musées me paraissent mal faits et mal refaits. On y entasse avec d'excellentes intentions didactiques des choses qui n'ont rien à voir les unes avec les autres. Je m'y rends rarement, dans le seul but de voir un ou deux tableaux de manière ponctuelle. Dans une église, l'œuvre d'art a une tout autre valeur. Cette Pietà ne se situe pas par hasard à droite en entrant dans Saint-Pierre-de-Rome. Ce n'est pas non plus un hasard qu'elle soit protégée par un cube de verre: elle déclenche chez certains hommes (pas chez les femmes) une agressivité forcenée, un besoin irrépressible de la détruire à coups de marteau. Cette volonté de prédation prouve une pulsion peut-être plus authentique que la promenade dans les couloirs d'un musée. Il y a, dans la profonde dépression entraînée chez certains par l'œuvre d'art, quelque chose qui me paraît plus vrai que dans beaucoup d'observations passives.

Vous souvenez-vous de ce que fut votre premier choc artistique?

Je me le rappelle d'autant mieux que c'était lié à la puberté et à mes émois sexuels. J'avais 15 ans. Je cherchais les nus dans les livres reproduisant des œuvres de Rubens et d'Ingres. Cette découverte a été de pair avec celle de la poésie. Dans ma mémoire, elles restent indissociables. Cela dit, la vision de ces

nus m'a très vite transporté bien au-delà de la dimension sexuelle. Il faut entendre Bacon ou De Kooning parler du *Bain turc*...

Et votre premier choc direct, sans l'intercession d'un livre?

Bordeaux, ma ville natale, qui est superbe sur le plan architectural; le Paris des musées; et surtout l'Italie, bien sûr, où je vais deux fois par an depuis trente ans, à Venise surtout. Si la plupart de mes romans sont marqués par l'art, *la Fête à Venise* est celui dans lequel il est le plus central. Mon but était d'examiner l'art dans tous ses états à la fin du siècle. Le goût était, en fait, le grand sujet de ce roman. Le goût au sens de Lautréamont aussi, comme *nec plus ultra* de l'intelligence. En un temps où l'on parle beaucoup de morale, j'aimerais bien qu'elle soit ramenée à la dimension du goût. Les moralistes sans goût, cela ne convainc pas !

Bien que vous n'aimiez guère les musées, que trouverait-on si on visitait votre musée imaginaire?

La Chine d'abord, car elle exerce sur moi une vraie fascination. C'est un goût qui ne m'a jamais quitté. On me reproche souvent mes épisodes «maoïstes» des années d'effervescence - qui furent d'ailleurs très bonnes comparées au tassement actuel. Or, il arrive que ce passé-là me rattrape par le biais de l'art. Ainsi le sponsor qui monte en Chine une exposition Rodin malgré le massacre de Tien Anmen, m'a demandé d'accompagner *le Penseur* à Shanghaï et à Pékin, parce que j'ai fait un film sur *la*

Porte de l'enfer, parce que j'ai exhumé et édité les dessins érotiques de Rodin et écrit sur son œuvre.

Vous avez accepté ?

*Of course not !*C'était pour vous montrer comment l'art et l'histoire peuvent se télescoper.

Et à part l'art chinois ?

Je choisirais des Français. Il n'y a aucune raison de laisser la France à ceux, nationalistes ou isolationnistes, qui délirent à ce sujet. Ce serait presque un devoir intellectuel. Watteau, Fragonard, ceux qu'on a appelés les impressionnistes, ce géant qu'est Manet, Courbet, Rodin, Picasso - qui est aussi la France finalement -, Matisse: je prendrais les deux ou trois plus belles toiles de chacun, je les réunirais pour montrer que tout cela, c'est la même chose. Ce serait un musée sublime.

Vos dégoûts en art, quels sont-ils?

Tout ce qui fait penser à de la décoration. Je partage en fait les mêmes dégoûts que Francis Bacon: l'abstraction, l'expressionnisme abstrait, la peinture surréaliste surtout, Magritte et les autres. Ce refus du physique, cette inflation du psychique me paraissent inadmissibles. La peinture, c'est vraiment une question de corps.

Vous avez beaucoup écrit sur la peinture. Mais vous considérez-vous pour autant comme un écrivain d'art, dans la lignée d'Apollinaire et de

Malraux?

... Et de Zola, Baudelaire, Mallarmé, Aragon, Bataille! J'aimerais bien m'inscrire dans cette tradition bien française, dans ce dialogue immédiat entre la verbalisation et le geste de la peinture. *L'Œil écoute*, Claudel, quelle merveille! Sur Rembrandt, il n'y a pas mieux. La critique d'art proprement dite est nécessaire mais rarement essentielle. Le livre d'un critique sur Uccello ne dira jamais rien du choc subjectif provoqué au contact de son œuvre, ni de l'activité intense qu'elle sous-tend. Seul un écrivain d'art peut transmettre cet énorme trésor qu'est le parallélisme entre l'invention littéraire et l'invention plastique.

En quoi l'art influence-t-il le romancier en vous?

Les tableaux sont pleins d'histoires... On parle beaucoup des formes, rarement du contenu et du sens. Que se passe-t-il dans un tableau de Watteau ? Qu'est-ce qu'une fête galante ? Que se disent les personnages? Que fait ce couple dans le bosquet de *l'Embarquement pour Cythère*? Ils ont l'air très calme, mais qu'ont-ils fait avant et que feront-ils après? C'est tout cela que l'art nous force à demander et c'est ce qui m'intéresse précisément. Tout cela fait fortement appel à la subjectivité et pour peu qu'on soit porté à la rêverie, on peut pénétrer dans des tableaux, la nuit ... C'est du roman, puisque cela raconte des histoires.

Cela vous est-il déjà arrivé d'entrer dans un tableau en rêvant?

Plusieurs fois. Je me suis ainsi retrouvé dans *le Verrou*, de Fragonard. Je crois que les peintres ont essayé de vivre éternellement dans leurs tableaux, Monet par exemple dans *Impression soleil levant* et dans ses *Venise*. Il voulait vivre dans l'instant de ce tableau-là et pas dans le temps. Imaginez ce que ce serait de vivre toute la journée dans un tableau de Cézanne ... Si on disait aux gens: voici un anneau magique qui vous donnera la possibilité de vivre éternellement dans un tableau, lequel choisiriez-vous ? ... Quel formidable révélateur ce serait!

Et vous, ce serait lequel?

Une toile de Watteau probablement. C'est l'artiste qui m'intrigue le plus depuis longtemps. Il a inventé un genre à lui tout seul. La fête galante n'avait jamais existé avant lui. Censuré au XIXe siècle, il est longtemps passé pour un peintre mineur. Beaucoup se sont trompés sur son compte, même Baudelaire qui en a fait un peintre de la mélancolie et de la nostalgie. A mon avis, il est plutôt le peintre de l'instantanéité heureuse - pour rien - dans un paysage choisi où se retrouvent la musique et le rapport amoureux à égalité entre les sexes, tout cela sans être mythologique.

Mais quel tableau de Watteau, plus particulièrement ?

Celui dont j'avais la reproduction en face de mon lit dans ma chambre d'enfant. Après tout, c'est celui qui correspondait peut-être le mieux à un désir d'immortalité.

J'y suis forcément entré en rêvant. J'ai fait une fixation dessus. C'est la dernière chose que je voyais avant de m'endormir. Ma mère avait dû le mettre là. Il s'intitule, je crois, *Assemblée dans un parc*.

Le Parc, n'était-ce pas justement .••

Le titre de mon deuxième roman, publié en 1961.

A quel peintre aimeriez-vous particulièrement consacrer une étude?

J'ai l'intention d'écrire un livre sur Francis Bacon. C'est un des rares grands artistes de son époque - qui n'en compte pas tellement. Il a dit un jour au barman du Pont-Royal qui me l'a répété: « Sollers écrit sur Fragonard comme Fragonard peint». Il était d'une telle liberté d'esprit qu'il conçoit parfaitement que l'on doive s'impliquer quand on écrit sur l'art. Or, c'est mal vu de s'impliquer, de ne pas mettre de notes en bas de pages, de ne pas publier de bibliographie, de ne pas appartenir à un système, de ne pas avoir assimilé «son» Panofsky, etc. Moi, c'est le contenu qui m'intéresse. Ce qui se passe dans les tableaux. Mais je ne nie pas pour autant l'apport et l'intérêt des textes des critiques et des historiens d'art !

Que peut donc apporter l'écrivain d'art par rapport à eux?

Il démontre que l'on voit d'autant mieux que l'on peut parler subjectivement de ce que l'on voit. Voir un tableau, c'est lui parler. L'œil écoute. C'est tout, mais c'est beaucoup.

Le marché de l'art vous intéresse-t-il ?

Pas du tout, si ce n'est comme un symptôme. J'essaie de comprendre le trafic caché (vols, etc.) dans le trafic exhibé (salles des ventes). Je ne suis pas du tout collectionneur.

Qu'y a-t-il sur vos murs?

Presque rien. Un dessin de Rodin, un petit nu; un magnifique rouleau que j'ai trouvé dans un coin à Pékin - de la calligraphie. Elle représente mon idéal, le paysage avec l'écriture, le tableau en même temps que le poème. C'est magnifique de ne pas accepter la dislocation entre d'un côté ce qu'il y a à voir et de l'autre ce qu'il y a à dire. C'est la même chose.

Propos recueillis par Pierre Assouline

